

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Additional comments /
Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed /
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire
- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

L'OPINION PUBLIQUE

Journal Hebdomadaire Illustré

Abonnement, payable d'avance : Un an, \$3.—États-Unis, \$3.50.
Tout semestre commencé se paie en entier.
On ne se désabonne qu'au bureau du journal, et il faut donner au moins quinze jours d'avis.

Vol. X.

No. 28.

Prix du numéro, 7 centins.—Annonces, la ligne, 10 centins.
Toute communication doit être affranchie.
Les remises d'argent doivent se faire par lettres enregistrées ou par bons sur la poste.

JEUDI, 10 JUILLET 1879

AVIS IMPORTANTS

L'Opinion Publique est publiée par la COMPAGNIE DE LITHOGRAPHIE BURLAND-DESBARATS, à ses bureaux, Nos. 5 et 7, rue Bleury, Montréal.

Le prix d'abonnement pour ceux qui paient d'avance, ou dans le cours des trois premiers mois, est de TROIS PIASTRES par année pour le Canada et TROIS PIASTRES ET DEMIE pour les États-Unis; mais on exige de ceux qui ne se conforment pas à cette règle \$3.25 par année s'ils ne paient qu'au bout de six mois, et \$3.50 s'ils ne règlent qu'à la fin de l'année.

Les lettres d'abonnements ou traitant d'autres affaires doivent être adressées à G.-B. BURLAND, Gérant, ou : "Au Gérant de *L'Opinion Publique*, Montréal."

Adresser les correspondances littéraires : "Au Rédacteur de *L'Opinion Publique*, Montréal."

Lorsqu'on veut obtenir des exemplaires extra du journal, le prix de ces exemplaires, en estampilles ou autres valeurs, doit accompagner la demande.

Nos abonnés à Montréal sont priés de nous faire connaître toute irrégularité dans le service du journal.

SOMMAIRE

L'hon. L. S. Morin, par L.-O. David.—Les avocats de Québec, par un vieil avocat.—Le Dr Piorry.—Nouvelles à la main, par Samarys.—Ça et là.—Nouvelles étrangères.—Choses et autres.—Souvenir, par R. L.—Un drame sur la Seine, par F. du Boisgobey (suite).—Curiosités de la science, par un Académicien d'Étampes.—Souvenirs.—Mélanges.—Bibliographie.—Les échecs.—Le jeu de dames.—Prix du marché de détail de Montréal.

GRAVURES : L'hon. L. S. Morin ; Le Dr Piorry ; La guerre dans l'Amérique du Sud ; Ville et havre d'Iquique, où un combat naval a récemment eu lieu ; Montréal : Quelques-uns des chars allégoriques qui ont paru dans la procession de la St-Jean-Baptiste, cette année ; "Dis-le-moi !"

NOTRE PRIME

Notre magnifique prime est maintenant prête à être livrée à ceux qui y ont droit. C'est une grande et belle gravure représentant le bonheur domestique, ou Monsieur, Madame et Bébé, comme disait Gustave Droz ; sujet simple et vieux, mais toujours beau, surtout lorsqu'il inspire un véritable artiste.

C'est un tableau où le bonheur domestique apparaît sous des couleurs si charmantes, qu'il va opérer une véritable révolution parmi les malheureux qui n'ont pas eu le courage encore de contracter mariage. Les vieux garçons ne pourront pas le contempler sans prendre la résolution de laisser les froides régions du célibat où ils cherchent vainement le bonheur.

Que de gens, de filles surtout, intéressés à répandre cette gravure en augmentant le nombre de nos abonnés ! Vraiment, on devrait s'associer, s'organiser comme pour la colonisation ou la propagation de la foi, afin de faire pénétrer partout notre journal avec sa prime salutaire. Nos abonnés, dans tous les cas, s'empresseront de payer ce qu'ils doivent dans le but de satisfaire à un devoir et d'obtenir une si belle gravure, dont la vue calmera les maris les plus fougueux et calmera les femmes les plus acariâtres.

Auront droit à cette prime tous les abonnés actuels dont l'abonnement sera payé jusqu'au 1er janvier 1880, et les nouveaux abonnés qui paieront une année d'avance.

L'HON. L. S. MORIN

Météore brillant dont le passage rapide à travers le firmament a ébloui un instant tous les regards ; étoile d'un matin qui n'a pas eu de lendemain ; plante exotique qui n'a voulu, il semble, étaler ses charmes un moment que pour se faire regretter davantage.

Sous la tombe obscure qui, dans un humble village de campagne, couvre les restes de Siméon Morin, que de promesses, d'espérances et de rêves ensevelis ! C'est bien là, sur cette tombe, qu'on devrait mettre une colonne tronquée, une corne d'abondance renversée, tout ce qui peut donner l'idée d'une existence brisée.

La nature avait tout fait pour lui ; elle lui avait donné tout ce qui séduit et entraîne les hommes : la beauté intellectuelle et physique, les dons du corps et de l'esprit.

A l'époque où nous le représentons, un embonpoint un peu précoce et forcé corrigeait ce qu'il y avait de trop jeune, de trop efféminé dans sa figure ; la taille et les formes vigoureuses de l'homme avec ces traits et ce teint d'enfant ou de jeune fille produisaient un bon effet. On aimait à voir tant de talent et de vigueur joints à tant de jeunesse et de fraîcheur. On était prévenu en sa faveur avant de l'avoir entendu ; et quand on l'entendait donc ! Il fallait voir l'enthousiasme de la foule.

On venait de dix et vingt lieues à la ronde aux assemblées où il devait prendre la parole, et on trouvait que personne ne parlait mieux. Pourtant, les orateurs ne manquaient pas à cette époque : c'était Papin, Loranger, Laberge, Piché, les Dorion, Laflamme, Labrèche-Viger, et combien d'autres ? Morin n'avait pas la culture littéraire de Laberge, l'esprit fin de Loranger, le souffle puissant de Papin, mais il était plus complet, plus entraînant et plus frappant. Il avait de la hauteur dans les idées et de la vigueur dans l'expression, de la chaleur et de la noblesse dans le geste, dans la physiognomie, dans la déclamation. Rien de vulgaire, de populacier chez lui ; on se sentait, en le voyant, en face d'un homme supérieur auquel l'esprit de parti pouvait faire commettre des fautes, mais point de bassesses. Il avait l'air et le ton des orateurs de bonne race, le coup d'aile des oiseaux de haute volée.

Les luttes de partis commençaient alors à devenir trop personnelles, trop violentes ; on faisait un abus coupable de la religion et de l'argent, mais il y avait place encore pour les esprits et les caractères élevés. Les hommes de talent de la *Pléiade Rouge*, développant les germes de libéralisme qui existaient dans presque tous les esprits instruits de notre pays, avaient fait éclore des idées avancées dont la discussion donnait de l'essor au talent.

Morin compléta la ruine de ces idées, la déroute de cette école politique, dont le parti libéral d'aujourd'hui, devenu très-conservateur, expie encore les fautes et les exagérations. Il s'attaqua au représentant le plus populaire de cette école, à celui qu'on appelait alors Danton ou le *gros canon* de la démocratie, au géant Papin, et se présenta contre lui dans le comté de l'Assomption. La lutte fut terrible. Morin n'avait alors que vingt-trois ans, et il avait

l'air d'un enfant. C'était la lutte de David contre Goliath. Le géant fut élu par quelques voix seulement, mais jamais vaincu ne sortit plus populaire d'une défaite.

Deux ans après, en 1856, Morin était élu par acclamation dans le comté de Terrebonne. Il soutint devant la Chambre la réputation d'orateur qu'il s'était faite sur les hustings. Les journaux anglais l'appellèrent *the rising star, l'étoile naissante du Nord*. Du premier coup, il prit le ton de l'éloquence parlementaire et conquit sa place parmi les premiers orateurs de la Chambre. Doué d'imagination, de jugement et d'un grand sens politique, connaissant comme par intuition le droit constitutionnel, ses discours remplis de raisonnements frappants et concis, prononcés dans un langage distingué, d'une voix un peu claire mais sonore et agréable, faisaient autant d'impression sur la Chambre que sur le peuple.

C'était la même chose au barreau, à la cour criminelle surtout, où il plaïda des causes qui eurent du retentissement.

Qui ne se rappelle le procès du jeune Parent, accusé d'avoir tué un vieux du nom de Simpson ? Lafontaine et Aylwin sur le banc ; Johnson représentant la Couronne ; Loranger et Morin plaïdant pour l'accusé !... La cour criminelle n'a pas eu de plus beaux jours. Morin fut magnifique. Il nous semble encore entendre cette voix vibrante, émue, cette parole tantôt véhémement, sarcastique ou suppliante. Le juge Lafontaine s'essuyait les yeux ; la plupart des jurés pleuraient ; Parent fut acquitté. Dans la cause de Vincelette et Gabouri, à laquelle s'attachait un intérêt politique, il eut des mouvements magnifiques, des mots terribles. Parlant d'une femme qui s'était évanouie en rendant un témoignage suspect, il prononça les paroles suivantes :

"Vous l'avez entendue, vous l'avez vue, pâle d'abord, froide comme le marbre, puis haletante, agitée, anéantie sous le poids du remords, et suant le perjure que sa bouche ne pouvait plus proférer."

La politique l'arracha malheureusement à la profession pour le jeter dans cette vie d'émotions, d'enivresments et de déboires où les naufrages sont si nombreux et lamentables. Devenu ministre à l'âge de vingt-huit ans, entouré d'amis et d'admirateurs, il lui manqua, pour continuer à s'illustrer et à honorer son pays, les habitudes de tempérance et de travail et l'amour du devoir qu'il avait perdus dans le brouhaha politique. Il montra qu'il avait plus de talent que de caractère ; ses meilleurs amis furent consternés, le peuple désappointé. Battu en 1861 et en 1863, il accepta la place de secrétaire de la codification en remplacement de feu l'hon. juge Baudry, et en 1873, il fut nommé protonotaire de Joliette.

C'était un ensevelissement peu digne d'un homme fait pour être un chef de parti, et qui, probablement, aurait remplacé Sir Georges-Etienne Cartier.

On a dit que Cartier n'a pas cherché à se préparer des successeurs ou des héritiers politiques, et qu'il n'a pas fait pour Morin ce qu'il aurait pu faire. On aime tant à justifier de quelque manière les fautes et les chutes de ceux qu'on aime, qu'on en accuse souvent injustement les autres. Il n'y a pas d'excuse acceptable pour celui qui, pouvant servir, illustre même son pays, son nom et sa famille,

refuse de vivre et de travailler. Ceux-là ne sont pas de véritables grands hommes qui, parcourant un chemin semé de fleurs, s'arrêtent et se découragent aux premières épines qu'ils trouvent.

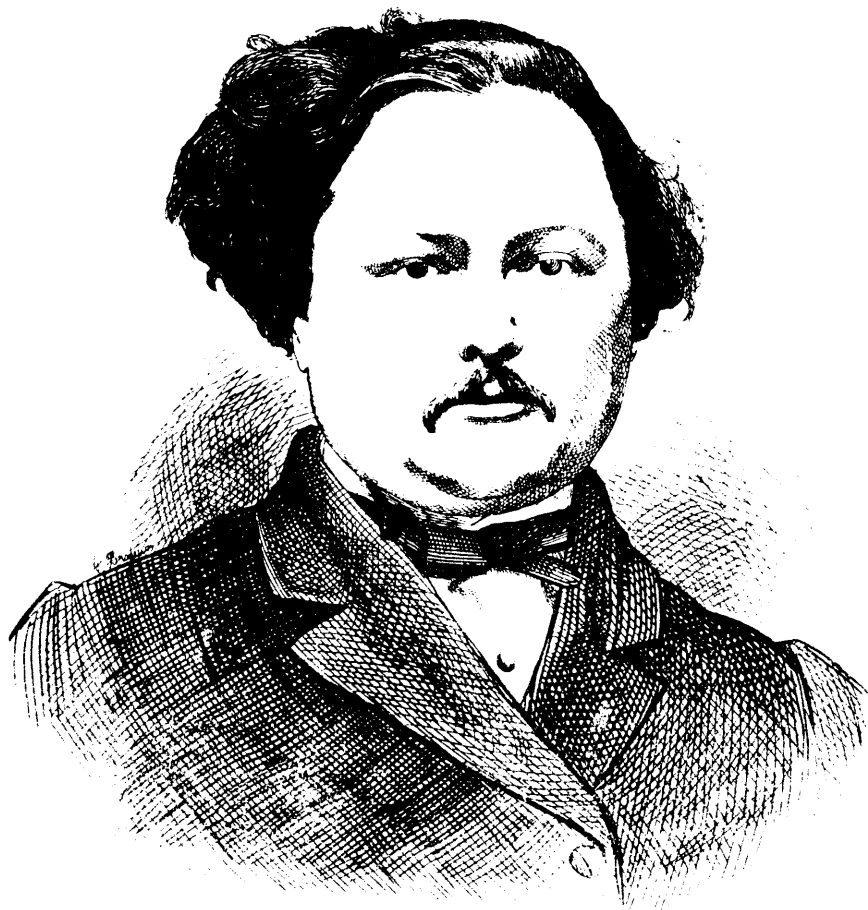
M. Morin était né à Lavaltrie, de Joseph Morin, cultivateur, et de Félicité Pelletier, le 20 janvier 1831. Il était par sa mère petit-neveu de Salomon Juneau, le célèbre fondateur de Milwaukee, et cousin de Joseph Papin par la lignée des Pelletier. Tout jeune, il donna des preuves de la plus vive intelligence ; au bout de quelques mois d'école, il remplaçait quelques fois la maîtresse. Il entra au collège de l'Assomption à l'âge de neuf ans, et en sortit, ses études faites, à l'âge de dix-sept ans. C'est là, au collège, qu'il commença à faire sa réputation d'orateur. Dans le discours et la composition, il n'avait pas d'égal ; ses succès, dans les pièces où il jouait les principaux rôles, enthousiasmaient les élèves et leurs parents. "C'est pour faire un grand orateur, ce petit Morin," disaient tous ceux qui l'avaient entendu.

Il vint étudier le droit à Montréal et entra dans le bureau de MM. Cherrier et Dorion. Reçu avocat, il forma une société avec l'hon. Gédéon Ouimet et M. Wilfrid Marchand, maintenant greffier de la cour d'appel. Mais, comme nous l'avons dit, c'est à la politique surtout qu'il donna son temps et consacra ses brillantes facultés.

La politique !... quelle sirène dangereuse à un âge où l'amour de la gloire, les applaudissements et les fanfares de la renommée exercent tant d'empire sur l'âme ! Les succès qu'elle offre au jeune homme de talent sont si faciles, si rapides et si retentissants, comparés à ceux d'une profession qui demande des années d'un travail pénible et souvent ingrat ! Arriver au pas de course au milieu des applaudissements de tout un peuple et des fumées de la gloire, est si agréable ! On n'est pas encore rendu, dans ce pays comme ailleurs, à la conclusion qu'il vaut mieux aller moins vite et plus sûrement ; que le temps, l'étude et l'expérience sont les éléments nécessaires des réputations durables et des existences vraiment utiles.

Morin fit ce que les hommes de talent, qui ont de l'ambition, ont toujours fait et font encore dans notre pays : il s'occupa de journalisme et de politique, mit sa plume et sa parole au service de son parti. L'un des fondateurs et rédacteurs de la *Patrie*, il écrivit dans ce journal distingué des articles qui furent fort appréciés. Les fondateurs de la *Patrie* s'aperçurent, comme bien d'autres avant et après eux, que faute de grandes fortunes, il n'y a pas de place dans notre monde politique pour des journaux ou des hommes de parti indépendants ; que le seul moyen de réussir et d'être utile est d'emboîter le pas derrière ses chefs, tout en cherchant à les contrôler et à leur faire adopter les mesures qu'on croit utiles au pays. Tout passe dans le parti conservateur, excepté la *Minerva*, qui reste toujours comme le symbole et l'incarnation des idées de ce parti.

Morin, dont la parole était partout recherchée, prit part aux luttes émouvantes qui finirent par la division de l'Institut-Canadien et la fondation d'une institution qui n'a pas fait le bien qu'aurait produit l'autre, si, au lieu de l'abandonner, on avait persisté à y rester pour la réformer.



L'HONORABLE L. S. MORIN,
DÉCÉDÉ DERNIÈREMENT



LE DOCTEUR PIORRY,
DÉCÉDÉ LE 29 MAI



LA GUERRE DANS L'AMÉRIQUE DU SUD—VILLE ET HAVRE D'IQUIQUE, OU UN COMBAT NAVAL A RÉCEMMENT EU LIEU

verve et lui fera reprendre le dé de la conversation.—Les heures passent sans qu'on s'en aperçoive. De son côté, madame de Vadancourt s'est discrètement endormie. Elle a un sommeil de bon ton ; elle respire doucement et régulièrement derrière un éventail qu'elle semble tenir pour protéger sa figure du feu de la cheminée. Le bruit des voix ne trouble pas son sommeil et ce sommeil ne gêne personne. On cause sans s'occuper d'elle. Tout le monde s'amuse, à l'air content. Moi seul je me trouve ennuyé, et j'ai conscience d'avoir l'air ennuyé. Je ne parviens jamais à placer le moindre mot, et la baronne a cessé de m'encourager à parler, car toutes ses tentatives pour me faire sortir de mon mutisme, pour me faire dire quelque chose d'intéressant, ont toujours complètement échoué. Je cherche ses yeux, et lorsque je rencontre son regard, je rougis ; elle m'adresse la parole, et je ne puis répondre sans que mon visage trahisse l'embarras, l'émotion à laquelle je suis en proie.

“ Elle doit me croire stupide, ” me dis-je alors, et bien des fois je résolus de quitter le salon où je craignais de jouer un rôle ridicule. Me levant alors pour partir, je me trouvais soudain arrêté par son regard. Pénétrant ma pensée, ses yeux exprimaient une inquiétude qui ne disparaissait que lorsque mon attitude lui avait démontré que je venais de renoncer au projet de la quitter. Lorsqu'enfin, vers minuit, il m'était permis de me lever avec tout le monde pour prendre congé d'elle, et que je lui souhaitais une bonne nuit, elle me serrait amicalement la main et disait de cette douce voix qui m'allait droit au cœur : “ A demain, n'est-ce pas, mon cher monsieur Benson ? Vous ne m'abandonnez pas ? Je vous considère comme le plus fidèle de mes amis. ”—Et à l'instant j'oubliais qu'une demi-heure auparavant je m'étais trouvé ridicule et misérable, et c'est en la remerciant sincèrement que j'acceptais son invitation. Je remerciais bien que j'étais le seul de ses intimes qu'elle invitait régulièrement à revenir, mais je n'osais y voir autre chose qu'une preuve de bienveillance pour le plus jeune membre de la société, qui ne jouissait pas encore de plein droit des privilèges des autres visiteurs plus âgés. Ceux-ci ne se montraient pas chez la baronne aussi assidus que moi ; en revanche, ils y paraissaient beaucoup plus à leur aise.

A la porte de la maison, les habitués se dispersaient en différents petits groupes et se dispersaient. Je me joignais d'ordinaire à l'un d'eux et souvent je réussissais à amener la conversation sur le sujet qui m'intéressait plus que tout autre, sur l'histoire, sur le caractère de la charmante femme que nous venions de quitter.

J'appris que la baronne était d'une bonne famille, mais sans fortune, et qu'elle avait été fort bien élevée par une mère intelligente. Aimable autant que belle, elle avait épousé, à l'âge de dix-huit ans, le baron de Belvoir, gentilhomme de bonne souche et de grande fortune, qui avait trente et quelques années de plus qu'elle. Il était mort après trois ans de mariage, bénissant sa jeune femme qui l'avait admirablement soigné pendant sa longue maladie et l'instituant son héritière universelle. L'intéressante veuve de vingt-deux ans, rompant toutes relations avec le monde, s'était retirée chez sa mère pendant une année. Au bout de ce temps, elle avait d'abord reçu quelques anciens amis de son mari ; puis, peu à peu, elle avait réuni autour d'elle un petit cercle d'intimes triés avec soin, et dans lequel un heureux hasard m'avait donné accès, puisqu'en général, pour y être admis, il fallait avoir des titres sérieux, être un homme distingué dans le vrai sens du mot. Madame de Belvoir ne sortait que rarement, bien que beaucoup de bonnes maisons lui fussent ouvertes. Elle ne se plaisait probablement pas dans la société des femmes, mais elle était trop intelligente et trop prudente pour les négliger tout à fait, et on la voyait de temps à autre chez ses belles-sœurs et chez quel-

ques autres parents de son mari. En général, on ne l'aimait pas dans la famille Belvoir. Mais cela s'expliquait facilement, et il ne vint à l'idée de personne de lui en faire un crime. Les sœurs, les cousins et les cousines du baron ne pouvaient pardonner à la jeune veuve d'avoir hérité une grande fortune sur laquelle ils se croyaient des droits bien supérieurs à ceux de madame de Belvoir, née de Vadancourt. Aussi, entre eux, la traitaient-ils d'intrigante et l'accusaient-ils d'avoir employé toutes sortes de moyens pour accaparer la fortune du pauvre défunt. La vérité est que la belle et jeune Berthe de Vadancourt n'aurait probablement pas donné sa main au vieux baron de Belvoir si elle n'avait pas été pauvre et s'il n'avait pas été riche. De pareilles unions ne sont pas rares, et, en général, ceux-là seuls s'en plaignent dont elles froissent les intérêts. Tout le monde, sauf les membres de la famille du mari, trouvait que la baronne avait eu raison d'épouser un homme riche, et la félicitait de son veuvage qui lui permettait, à l'âge de vingt-cinq ans, de donner sa main à l'homme de son choix. Voilà ce que disaient les amis.

J'avoue que, pour ma part, j'en voulais à Mme de Belvoir d'avoir fait un mariage de raison, un mariage d'argent. Je ne pouvais m'expliquer comment une personne si accomplie, qui professait le vrai culte du grand et du beau, et qui semblait dédaigner tout ce qui était bas et mesquin, avait pu se vendre, pour ainsi dire, et à un vieillard par la simple raison qu'il était très riche. Mais de semblables pensées s'évanouissaient dès que je me trouvais en présence de ma divinité. Je ne voyais alors que sa beauté, j'admirais sa rare intelligence, et il m'était impossible de ne pas croire à sa bonté et à la noblesse de son caractère. J'étais, comme vous le voyez, amoureux et incapable de porter un jugement raisonnable sur l'objet de mon adoration.

* *

Un soir, après avoir quitté la baronne, je rentrais chez moi en compagnie du Dr Laval. C'était, après moi, le plus jeune des habitués de ce salon où nous nous rencontrions fréquemment. Il n'avait que trente-deux ans, mais il avait déjà conquis un certain renom dans le monde savant, et il occupait dans la société une place bien supérieure à la mienne. Il semblait m'avoir pris en affection, et souvent il lui arrivait de venir me voir entre deux consultations pour causer un quart-d'heure avec moi. Je pouvais me trouver flatté de ces marques d'attention, car Laval ne jouissait en aucune façon de la réputation d'un homme précisément bienveillant. On le disait sarcastique, mauvaise langue, et plusieurs fois ses propos aigres-doux avaient paru blesser quelques-uns des amis de la baronne. Il l'avait connue avant son mariage ; on racontait même que, jeune encore et sortant de l'École de médecine, il avait demandé la main de mademoiselle Berthe de Vadancourt, et qu'il avait reçu de sa mère un refus catégorique.

Quoi qu'il en fût, il faisait partie, depuis le commencement, du cercle qui se réunissait au salon de la baronne. Celle-ci le traitait avec une attention toute particulière, mais cependant avec une certaine réserve, ce qui, peu à peu, fit naître en moi la supposition que Laval lui inspirait quelque crainte. D'après ce que j'avais appris sur le compte de ce dernier, et ce que je voyais de mes propres yeux, je me figurais qu'il n'était pas tout à fait guéri de son amour pour elle et qu'un beau jour il finirait par la demander en mariage.—Je dois avouer que je voyais des rivaux dans tous ceux qui approchaient la baronne ; mais j'eus soin de dissimuler ma jalousie. Je me croyais tout à fait indigne de la belle jeune femme, et je craignais de paraître ridicule aux autres en osant prendre des airs de prétendant.

Ce soir-là, après cinq minutes de marche avec Laval, j'avais réussi à faire tomber la conversation sur madame de Belvoir.

“ Quel âge avez-vous, monsieur Ben-

son ? ” me demanda tout à coup le docteur.

Je répondis avec quelque étonnement que j'avais vingt-six ans.

“ C'est ce que je pensais, ” continua Laval. “ Alors vous êtes trop jeune pour la baronne. Si vous voulez suivre un bon conseil, ne pensez plus à elle. ”

Cette observation me surprit et me blessa en même temps. Au premier abord, je ne sus que répondre. Je retrouvai enfin la parole pour dire, d'un air passablement embarrassé, que tout me faisait supposer que madame de Belvoir ne se préoccupait aucunement de ce que je pouvais penser d'elle, et qu'il me semblait dès lors oiseux de discuter pour savoir si un homme de vingt-cinq ans est ou n'est pas trop jeune pour une femme du même âge.

Il me fallut quelques minutes pour débiter cela d'une manière à peu près compréhensible. Laval m'écouta sans m'interrompre. Lorsque j'eus cessé de parler, il reprit nonchalamment :

“ Je crois que vous vous trompez.

—Que voulez-vous dire ? Je ne vous comprends pas.

—A mon avis, c'est vous que madame de Belvoir épousera ; vous et pas un autre. ”

Je voulus protester. Il posa amicalement la main sur mon bras et continua avec ce même flegme qui ne l'avait pas quitté :

“ Permettez-moi de vous expliquer toute ma pensée. Vous ne connaissez pas Mme Belvoir. Moi, je la connais très-bien ; mieux, je crois pouvoir le dire, qu'elle ne se connaît elle-même. Ce n'est pas une méchante femme ; mais elle n'est pas bonne non plus. Elle ne pense jamais à autre chose qu'à sa jolie petite personne. Elle est tout à fait incapable d'une belle action, d'une noble pensée, d'un sacrifice désintéressé quelconque. Elle se soucie de la vérité comme du bien-être d'autrui, c'est-à-dire pas le moins du monde. Elle sait à peine qu'elle fait mal lorsqu'elle invente une histoire. Elle n'appartient pas précisément à cette classe de gens qui mentent sans rime ni raison, et qui disent, par exemple, avoir mangé des petits pois lorsqu'en vérité c'étaient des lentilles ; mais elle ne recule devant aucun mensonge si la vérité doit lui faire tort, et si elle croit pouvoir l'altérer impunément. Elle s'est laissée vendre par sa mère au vieux Belvoir, et elle savait fort bien ce qu'elle faisait en prêtant les mains à cet odieux marché. Depuis qu'elle est libre, elle ne poursuit qu'un seul but : celui d'assurer son bien-être futur.—Vous, M. Benson, vous lui paraissez la personne la plus propre à réaliser son rêve de bonheur. Je n'ai l'intention ni de vous flatter ni de vous dire des choses désagréables. Je constate simplement ce que je crois être la vérité. Tel que vous êtes, jeune, quelque peu sentimental, bon enfant, riche, de bonne famille, avec votre belle taille, vos larges épaules et la manière avantageuse dont vous portez vos habits—justement, tel que vous êtes, vous réunissez aux yeux de notre charmante amie toutes les qualités qu'elle voudrait rencontrer chez l'homme auquel elle a l'intention d'accorder sa petite main si bien soignée.—J'ajoute que vous êtes amoureux de Mme de Belvoir, qu'elle s'en est aperçue et qu'elle a fort bien compris que votre passion est aussi sincère que désintéressée. Tout cela cadre à merveille avec ses prudentes spéculations. Elle cherche un époux qui lui appartienne, sans se soucier beaucoup de lui appartenir. Elle est beaucoup trop raisonnable, trop mesquine, disons le mot, pour avoir de l'ambition. Elle tient au solide. La paix, le confort, le bien-être, ont à ses yeux infiniment plus de valeur que la gloire, voire même la gloire. Elle s'imagine vous être supérieure. Elle l'est, en effet, à son point de vue, car elle est incomparablement plus rusée que vous. C'est égal : je préfère votre simplicité à sa finesse, et c'est pour cette raison que j'ai pris la liberté de vous débiter un long discours sur un sujet qui, au fond, ne me regarde nullement. J'espère que vous ne m'en voudrez pas ; je suis presque fâché, cependant, d'avoir cherché à vous ouvrir

les yeux, car je crains que, malgré tout, vous ne finissiez par ne plus voir qu'à travers les lunettes qu'il plaira à Mme de Belvoir de vous poser sur le nez. En ce cas, il est probable que bientôt vous ne verrez plus en moi qu'un homme méchant qui a voulu vous brouiller avec votre bonheur. J'en serai désolé, mais je n'y pourrai rien.—Et sur ce, bonne nuit, cher monsieur. J'ai encore affaire à mon cercle où j'ai donné rendez-vous à un ami. ”

Nous venions de nous arrêter à la porte de son cercle. Il me serra la main et me laissa ému et surpris de ce qu'il venait de m'apprendre.

De toute la nuit je ne pus fermer l'œil. Mille pensées se croisaient dans mon cerveau ; il y en eut deux toutefois qui finirent par se dégager et s'offrir clairement à mon esprit. Laval se trompait lorsqu'il se figurait que madame de Belvoir avait une prédilection particulière pour moi ; —et le jugement qu'il portait sur cette charmante jeune femme n'était que l'amer dépit d'un amoureux éconduit. —Je me disais aussi que Laval était peut-être jaloux de moi et que son discours, ses perfides insinuations n'avaient eu d'autre but que d'éloigner un rival. Mais je dus chasser cette idée. Il avait toutes les apparences d'un homme sincère et honorable. C'étaient le chagrin, un amour malheureux qui le rendaient injuste pour Mme de Belvoir ; mais je le jugeais incapable de calomnier une femme uniquement pour éloigner d'elle celui qu'à tort ou à raison il pouvait croire dangereux.

Cet entretien avait cependant porté ses fruits. Je m'en aperçus lorsque, le lendemain soir, je me présentai à l'heure ordinaire chez Mme de Belvoir. Ma timidité avait disparu. Je me trouvais avoir subitement acquis un certain aplomb inquiet. J'étais décidé à savoir si la baronne me distinguait vraiment de ceux qui se trouvaient là. Lorsque nos regards se croisèrent ce soir-là, je ne détournai point les yeux suivant mon habitude, mais je les fixai au contraire sur elle d'une manière hardie et interrogative. Elle parut surprise, presque effrayée, baissa les yeux et rougit. Elle n'entendit pas une question qu'on lui adressa peu après, et devint visiblement distraite et préoccupée. Moi, au contraire, je me trouvais tout à fait à l'aise, et, pour la première fois, dans son salon, je parvins à raconter une histoire passablement longue sans balbutier ni me troubler.

Vers minuit, tout le monde se retira comme d'habitude. La baronne tendit la main à chacun de nous. Lorsque mon tour arriva, je retins sa main un instant, et je sentis une douce et timide réponse en la lui serrant. Elle me jeta un regard rapide, non pas amical, affectueux, franc, comme par le passé,—non : un regard troublé, inquiet. Mon cœur battait à tout rompre. Je n'avais pas d'expérience, mais je sentais bien que ce regard m'autorisait à dire enfin à Mme de Belvoir ce que je renfermais depuis si longtemps en moi-même.

Le jour suivant, je me présentai chez elle vers les cinq heures de l'après-midi.

Le domestique me reçut avec la phrase stéréotypée : “ Madame la baronne n'y est pas ! ”—mais lorsqu'un peu plus tard, je me retrouvai à l'heure habituelle dans son salon, elle profita d'un moment où j'étais seul avec elle pour me dire qu'elle regrettait d'avoir manqué ma visite et qu'elle serait heureuse de me recevoir si je me présentais le lendemain ou le surlendemain à la même heure.

Ceci termine le prologue de sa petite comédie qui, depuis, se déroula rapidement pour aboutir à un dénouement tout à fait imprévu.

R. L.

(La fin au prochain numéro.)

Absolument historique et textuel :

Un domestique, sortant de chez un célibataire, se présente dans une maison pour y entrer en service.

—Est-ce que je puis aller aux renseignements chez votre ancien maître ? lui demanda le bourgeois.

Le domestique, du ton le plus pénétré :

—Oh ! pas à ce moment-ci, madame... Il est mort.

L'Union fait
la Force

Rendre le Peuple
Meilleur



CURIOSITÉS DE LA SCIENCE

L'AUSTERLITZ DES FOURMIS

Il y a des gens qui se disent socialistes, internationalistes, partisans de la paix et de l'harmonie universelle.

Ces lurons-là portent le monde dans leur cœur, comme Louis XVIII portait toute la France dans le sien. Ils ont sans cesse à la bouche des mots d'amour. Égalité, fraternité, voilà leur antienne ; plus de guerre ! c'est leur dada. Pendant que deux peuples s'entre-égorgent, ils affectent de tendre les bras au vainqueur et de l'appeler frère. Touchante philanthropie ! En 1871, ils disaient à la Prusse : ma sœur ! et couvraient d'injures leurs compatriotes écrasés par le nombre. Dispensés d'ailleurs de tout service, grâce à leur sacerdoce humanitaire, ils occupaient leurs loisirs à traquer comme bêtes fauves ceux qui n'étaient pas de leur avis, et—toujours au nom de l'égalité—sur dix gaillards de leur acabit nommaient trois généraux, quatre colonels, deux commandants. Le dixième restait simple soldat.

Je ne prétends pas discuter avec ces apôtres. Ce que je voudrais leur faire toucher du doigt, c'est l'absurde de leurs théories. L'égalité qu'ils proclament, mais où est-elle ? N'y a-t-il pas eu de toute éternité, et n'y aura-t-il pas jusqu'à la fin des choses, des géants et des humbles, des cèdres et des roseaux, des forts et des petits ? Le soleil, en vertu de son attraction souveraine, n'entraîne-t-il pas dans l'infini des cieus tout un système de planètes esclaves ? Le roi du désert est-il l'égal du timide lapin ? Et le chêne peut-il se comparer à l'hysope ? La création entière, en un mot, n'est-elle pas une hiérarchie tyrannique, un flux et un reflux d'attractions et de répulsions, d'asservissements et de révoltes ?

Examinez autour de vous, farouches refondeurs de sociétés. S'il ne vous plaît point de prendre en haut vos leçons, abaissez votre orgueil et vos regards jusqu'à ce peuple invisible que je vais vous montrer. Là, dans un mètre carré, vous assisterez aux discordes civiles, aux guerres, aux représailles ; vous verrez éclater les haines de races, les antagonismes de castes, les intrigues, les ruses, la barbarie, tous vos instincts et tous vos appetits humains. Regardez à vos pieds ; plus près, plus près encore ! Les fourmis vont vous apprendre que, du petit au grand, c'est la même loi qui régle les destinées des gouvernements et des peuples.

* *

Sur les flancs du Mont-Valérien, non loin des ouvrages enfantés par le génie de la guerre, j'ai vu, ces jours passés, la forteresse minuscule d'une tribu de fourmis noires.

L'insecte a copié l'homme, dira-t-on ; mêmes fossés, mêmes épaulements, demi-lunes et courtines pareilles. C'est une réduction Collas de la terrible citadelle.

Par une poterne adroitement abritée, les habitants du fort vont et viennent sans désordre, les entrants chargés de provisions, les autres affairés, diligents, fidèles à la consigne, qui est de ne jamais chômer. Du matin au soir, ce petit monde travaille à miracle. Les brins d'herbe et d'avoine servent à consolider l'édifice ; les grains sont classés par grosseurs et variétés. Car c'est un fait depuis longtemps reconnu —la fourmi possède au plus haut point le sentiment de la classification. Jamais, dit Latreille, une fourmi ne confondra le blé d'Odessa avec le froment d'Amérique. Chaque sorte occupe une case spéciale ; et, dans ses sombres greniers, l'insecte sait faire régner un ordre admirable, dont le plus habile collectionneur serait jaloux.

À l'entrée du fort, deux sentinelles veillaient, chargées du contrôle des marchandises. Telle fourmi qui se présentait avec son grain, recevait le mot d'ordre et pénétrait à gauche ou à droite, selon la nature de ce grain. Souvent, une pauvre bête arrivait exténuée, Brisée sous son fardeau, deux fois plus gros qu'elle. Alors une des sortantes rebroussait chemin, venait au secours de sa compagne, et le

grain, brouetté à hue et à dia par les six paires de pattes, faisait triomphalement son entrée dans la ville souterraine.

Couché sur le gazon frais, à l'ombre d'un marronnier, j'observais depuis deux heures les faits et gestes de cette laborieuse peuplade, lorsqu'une douzaine de fourmis, agitant fiévreusement leurs antennes, pénétrèrent en hâte dans la cité. Messagères d'alarmes, elles semblaient crier : "L'ennemi s'avance. Au secours !"

Il s'avantait, en effet. Devant moi, à quelques mètres du fort, se massait une formidable colonne de fourmis rousses, les vandales de l'espèce. Cette race est avide, barbare, jousseuse. Tandis que les noires, intelligentes et douces, se livrent en paix aux travaux d'art et à l'élevage des jeunes, celles-ci ne rêvent que rapines, enlèvements et carnage. Malheur à la république si la discipline ne relâche ou si des bandes mal conduites vagabondent dans la campagne ! Malheur à la cité, si des forces imposantes ne garnissent pas ses murailles ! La fourmi rousse est là, qui guette, ses terribles mandibules toujours aiguës pour la curée !

* *

Lorsqu'elle fut en présence de la citadelle, la troupe des envahisseurs se divisa soudain. Du gros de l'armée se détachèrent quatre colonnes volantes, commandées chacune par un chef devant lequel tout le bataillon défila. Ce chef était beau ; il avait des ailes !

Au commandement, les deux premiers corps d'éclaireurs désignés pour l'attaque firent irruption dans la forteresse, pélemêle, la gueule ouverte !—Pauvres fourmis noires, qu'allez-vous devenir ?

Mais, tout à coup, les assaillants font volte-face. Le torrent recule, s'éparpille, et par des ouvertures brusquement démasquées, je vois dévaler au grand galop des centaines, des milliers de noires, farouches, vaillantes, intrépides. Une affreuse mêlée s'engage. Les chefs assiégeants parcourent les rangs débandés, frottent de leurs antennes les cohortes indécises, ramenant au combat les fuyards épouvantés, veillant à tout, se multipliant. C'est admirable !

Cependant, les abords de la forteresse se couvrent de cadavres. Ce ne sont partout que pattes coupées, antennes arrachées, ventres ouverts, têtes séparées du corselet et mordant à vide le sol arrosé d'acide formique. Des guerriers s'empres-sent autour des blessés, et d'une goutte de cet acide qui est à la fois dictame et poison, cautérisent les plaies béantes. Latreille a déjà remarqué ce fait extraordinaire.—Que de dévouements obscurs, combien de traits d'héroïsme, quelles vertus au milieu des fureurs aveugles, de la rage et de l'ivresse de cette bataille d'infiniment petits !

* *

Le gros de la troupe assaillante ne bronchait toujours pas. Immobile à son poste de réserve, l'arme au pied pour ainsi dire, elle attendait la fin de ces engagements d'éclaireurs. Au centre du camp, je distinguais à merveille le général en chef entouré de ses lieutenants ; là l'état-major tenait son conseil de guerre, il arrêtait les dernières dispositions de la journée.

Mais par de nouvelles ouvertures, par des poternes, par des bastions, les fourmis noires descendaient sans trêve, en colonnes épaisses. Chaque légion gagne le poste qui lui est assigné par de mystérieux commandements. Il y a déjà plus de trois mille combattants, masse noire, imposante, qui peut essayer sans désavantage le choc des rousses. Déjà les deux peuples sont en présence. Une minute d'hésitation terrible s'écoule, pendant laquelle, haletant et ému, je contemple ces myriades d'être qui pensent, qui vivent, et sur lesquels tout à l'heure va voler l'infatigable mort.

Le choc enfin se produit. Les deux armées se sont ébranlées ; elles montent littéralement l'une sur l'autre. Un grouillement épouvantable confond ces légions de rousses et de noires. Les mâchoires grincent ; les membres volent ; les corselets fracassés noircissent la terre. Une

âcre senteur d'acide formique emplît les airs.

Je renonce à décrire cette scène de désolation, que mes yeux ne peuvent saisir que dans son ensemble. Après dix minutes, l'armée rousse est vaincue, taillée en pièces, écrasée. Sous l'œil des généraux vainqueurs, l'ordre se rétablit dans le camp des assiégés, et le soir venu, la citadelle était pleine des corps entassés des féroces envahisseurs, qui demain serviront de pâture aux jeunes, et assureront, pour tout cet hiver, l'existence de ces prévoyantes bêtes.

UN ACADÉMIEN (d'Etampes).

SOUVENIRS

M. G. Labat publie sous ce titre, dans le Journal de Québec, une correspondance intéressante où il rappelle les dangers qui deux fois menacèrent la vie du pauvre prince impérial qui vient d'être tué par les Zoulous.

La première fois, le prince était en danger de mort.

Les princes de la science appelés à son chevet—ils étaient six !—n'avaient plus aucun espoir. Tumeur à la jambe droite, fièvre inflammatoire, délire. Le célèbre Nélaton, qui n'était pas de la cour, est cependant appelé ; il découvre ce jeune corps aux prises avec la mort ; il palpe, il percute, il ausculte, et, radieux comme Colomb quand il eut découvert l'Amérique, il s'écrie : " J'ai trouvé. " C'était un abcès de l'os fémoral. Nélaton prit un couteau... mais les six Esculapes asserrémentés par la cour voulurent s'opposer à cette profanation. Nélaton haussa les épaules, fascina ses collègues de son regard vif et pénétrant, et il lança le couteau dans la cuisse du prince avec la dextérité d'un Espagnol envoyant son poignard dans l'écorce d'un arbre. Un jet de pus sortit comme un flot. Le prince fut sauvé. Pendant ce temps, l'empereur, anxieux, fumait une cigarette en battant la charge sur les vitres d'une croisée. L'impératrice, elle, pria !

La seconde fois, c'était à Biarritz, charmante station balnéaire aux portes de l'Espagne, et à deux chapelets de distance de Notre-Dame de Lourdes.

La cour impériale se rendait toutes les années à Biarritz, où elle passait environ deux mois.

Un jour, l'impératrice et le prince s'embarquèrent à bord de la *Souri*, charmant vapeur à deux coques, pour se rendre aux courses espagnoles de Saint-Jean-de-Luz. Leur départ eut lieu à l'extrémité d'un rocher qui s'avance en pointe sur la *Plage des fous*, rocher sur lequel est érigée une statue de la Vierge.

Le cortège impérial était en mer depuis à peu près une heure, quand un point noir apparut à l'horizon. Le vent gonfla les vagues avec violence. Trop tard pour revenir sur ses pas—la passe de Biarritz et celle de Bayonne sont inabordable pendant la tempête—le capitaine voulut essayer, malgré la tourmente, d'entrer à Saint-Jean-de-Luz, unique port de salut qui lui restait. Mais, pour un aussi court voyage, le bâtiment, n'ayant pas pris le large, se trouvait aux prises avec le vent qui le poussait à la côte.

En un clin d'œil, la situation devint terrible, effrayante, désespérée. On dut mettre les chaloupes à la mer. Inutile de dépeindre au lecteur les angoisses de l'impératrice. En cette circonstance, elle fit preuve d'un calme et d'un courage admirables. Semblable au capitaine de navire qui a charge d'âmes, l'impératrice ne voulut quitter le bateau que quand le jeune prince serait en sûreté ! Il descendit le premier dans la chaloupe. A peine y était-il, qu'une lame formidable s'abattit sur la frêle embarcation, la chavira et l'emporta à terre. A ce moment terrible, un cri comme les mères seules savent en trouver au fond de leur cœur pour toucher Dieu, se fit entendre : " Sauvez mon fils, ô mon Dieu ! sauvez mon fils ! " Cinq minutes après, elle abordait elle-même et pressait sur son sein le prince qu'un matelot avait sauvé. Dans ce sauvetage, l'impératrice avait été certainement l'âme, tandis que le matelot n'était que l'instrument. Dix ans nous séparent de cette époque. Il y a quelques mois, le prince quittait sa mère pour se jeter dans le hasar de la vie des camps. Il partit malgré elle. Elle avait raison de vouloir le retenir ; car, aujourd'hui, il est mort. Oh ! à part sa douleur effroyable, comme elle doit regretter de ne pas l'avoir accompagné ! Elle l'aurait certainement sauvé, cette mère, elle dont le cri avait effrayé les vagues de l'Océan.

—Nous ne pourrions donner de meilleurs conseils à nos aimables lectrices que celui d'aller visiter le nouveau magasin de mode de MADAME P. BENOIT au No. 824, rue Ste-Catherine (près de la rue St-Denis), où elles trouveront le plus beau choix de chapeaux, plumes, fleurs et ruban. Les ordres pour chapeaux sont exécutés avec habileté et promptitude et surtout à très-bas prix. Ainsi, que tous s'empres-sent de profiter du premier choix ; laissez leurs commandes au No. 824, rue Ste-Catherine, entre les rues St-Denis et Sanguinet.

MÉLANGES

UN CONSEIL

Les personnes qui sont affectées de maux de tête opiniâtres peuvent très bien s'en débarrasser en faisant usage journalier — pendant deux semaines environ — d'un bouillon composé de la manière suivante :

On coupe par tranches une demi-livre de rovelle de veau ; on prend des feuilles de bétoine, de mélisse, des pointes de sureau ; de chacune de ces plantes une grosse poignée ; de chicorée sauvage et de pissenlits, une petite poignée de chacune des deux espèces. On fait bouillir le tout dans un litre et demi d'eau qu'on fera réduire à trois quarts de litre. Ce bouillon sera soigneusement passé après examen.

Les grandes chaleurs rendront cette recette très opportune pour un bon nombre de gens.

LES ZOULOUS

Les Zoulous qui tiennent depuis si longtemps l'armée anglaise en échec, ne sont pas des sauvages ordinaires. Comme guerriers ils ont fait preuve d'une grande habileté et d'un grand courage. On les dit aussi passablement policés. Quelques voyageurs ou prisonniers, qui sont revenus de leurs pays, en font des rapports intéressants. Le roi Cetewayo tient une cour comme un monarque civilisé. Il a une garde de deux cents hommes. C'est un prince brutal et grossier, mais intelligent et actif. Il suit attentivement toutes les opérations de la guerre et il est bien renseigné. Il ne sait pas l'anglais, mais un bon nombre de ses officiers parlent cette langue, et il a d'ailleurs auprès de lui des interprètes étrangers par lesquels il se fait lire les journaux anglais, qui sont reçus régulièrement à la cour de sa Majesté Cetewayo.

BONTÉ

Lorsque Dieu forma le cœur de l'homme, il y mit, premièrement, la bonté comme le propre caractère de la nature divine, et pour être la marque de la main bienfaisante d'où nous sortons. La bonté devait donc faire comme le fond de notre cœur, et devait être en même temps le premier attrait que nous aurions en nous-même pour gagner les autres hommes.—BOSSUET.

LE BUCHERON ET LE SANTAL

(Imité de l'espagnol)

Au pied d'un santal se tenait un bucheron. Il leva sa cognée et se mit à entamer l'écorce, et bientôt le bois de l'arbre. A chaque coup de la cognée, l'arbre généreux parfumait de sa divine odeur le fer cruel qui élargissait la blessure.

Faites comme l'arbre béni ; une âme éclairée de la lumière céleste, une nature noble et grande, ne goûtera jamais de plus grand bonheur que celui de faire le bien, de répondre aux mauvais traitements par les bienfaits, à la haine par l'amour.

MOYEN DE PRENDRE L'EMPREINTE DES PLANTES

On conseille le moyen suivant d'obtenir des empreintes de plantes d'une netteté remarquable.

On imbibe légèrement d'huile une feuille de papier ordinaire. On la plie en quatre, et on la presse pour rendre l'impression égale.

On place la plante entre les deux derniers plis, et l'on presse de nouveau.

On l'interpose ensuite entre d'autres plis ; on presse encore, puis on enlève la plante.

Aucune empreinte de plante n'apparaît d'abord ; mais si l'on saupoudre le papier avec de la plombagine, l'empreinte apparaît aussitôt.

Pour rendre cette empreinte indélébile, on mêle à la plombagine de la colophane ou de la résine en poudre.

On nettoie l'épreuve avec de la cendre de foyer tamisée, et l'on y appuie un fer à repasser chaud, qui fixe l'empreinte de la plante en fondant le corps résineux.

HAYDN ET LE MARCHAND DE MUSIQUE

Un jour où Haydn se promenait dans les rues de Londres, il s'arrêta devant un magasin de musique et demanda au marchand, qui était sur le pas de sa porte, s'il avait à vendre quelque nouvelle œuvre musicale.

—Oui, monsieur, répondit le marchand ; je viens de mettre en vente un chef-d'œuvre.

—Un chef-d'œuvre ! c'est chose rare par le temps qui court. Et, s'il vous plaît, de qui est donc ce chef-d'œuvre ?

—De Haydn, monsieur !

—Oh ! je connais cela. Ce n'est pas mon affaire.

—Votre affaire ! Vous avez l'air de ne pas faire grand cas de cette admirable symphonie ! Si vous vous connaissez en musique, que trouvez-vous donc à y reprendre ?

—Oh ! j'aurais beaucoup de critiques à en faire. Mais n'avez-vous pas d'autre nouveauté à m'offrir ?

—Non, monsieur, non ! et je ne vendrai certainement rien à une personne qui parle ainsi de Haydn.

Et le marchand, tournant le dos, rentra dans sa boutique de fort mauvaise humeur.

En ce moment même, un lord, bien connu comme amateur passionné de musique, apercevant le grand compositeur, accourut vers lui en lui tendant les mains et s'écriant : —Hé ! Haydn ! Quelle bonne rencontre !



"DIS-LE-MOI!"—PAR W. OLIVER. SALON DE 1873.

Le marchand, à ce nom, revint sur le seuil de son magasin, et dit au lord :

—Milord, je vous prie, qui donc appelez-vous Haydn?

—Vous le voyez bien. C'est notre illustre compositeur lui-même.

—Alors, c'est bien différent, reprit le marchand en s'inclinant profondément. Sans doute vous n'êtes pas juste envers vous-même, monsieur Haydn, quand vous parlez mal de votre musique ; mais, après tout, vous êtes le seul à qui j'en veuille reconnaître le droit.

FARESSE ET PASSION

Un Français étant, en Espagne, occupé sur le terrain à faire lever des plans de propriétés qu'un chemin de fer devait traverser, eut besoin d'envoyer une lettre à la ville voisine. Avisant un gaillard bien découpé, paresseusement étendu sous l'ombre étroite d'un buisson, il s'en approcha et, lui montrant la lettre avec une peseta (il ne savait pas l'espagnol), nomma en même temps le destinataire, bourgeois bien connu de tout le monde.—Point de réponse, sinon un léger mouvement de tête négatif. A une seconde peseta, même refus ; une troisième, une quatrième, n'ont pas meilleur succès ; une piastre, pas davantage. L'homme allongé sur le sol semblait même de plus en plus contrarié, comme s'il souffrait de cette insistance, et pour couper court aux arguments sonnants de cet importun Français, il tire triomphalement de dessous sa veste un gros morceau de pain blanc et un oignon, montre le soleil qui dardait sur la route ses rayons brûlants, et le buisson qui donnait une ombre bienfaisante. Un jeu de physionomie expressif, accompagné de gestes dédaigneux, fit alors clairement comprendre sa pensée ; inutile de s'adresser à un homme dont les besoins étaient satisfaits ; malséant de troubler par l'appât de quelque argent un sage si bien nanti de pain, d'oignon, d'ombre et du droit de passer sa journée sans rien faire.

Vaincu par cette mimique transcendante et par cette philosophie aussi sensuelle que sobre, notre Français s'apprête à faire sa commission lui-même ; il rempoche sa piastre, et, tirant de son porte-cigares, pour compagnon de route, un puro du plus grand choix, un vrai morceau de seigneur, que l'on ne trouve point chez les marchands, il se disposait à le mordre, lorsqu'il vit les yeux de son drôle s'allumer et briller comme deux charbons ardents. Une idée subite lui vint, il fait un signe d'effroi en posant le cigare sur la lettre. Aussi prompt que l'éclair, l'homme est dressé sur ses pieds comme par la détente d'un ressort à surprise, et se précipite sur la lettre et le cigare. On veut lui montrer qu'un second cigare lui sera donné au retour. Bast ! il était déjà au grand trot sur la route poudreuse, en plein soleil de midi. Il revint aussi vite qu'on eût pu l'attendre d'un cheval, et se recoucha voluptueusement sous l'ombre grandissante du buisson, avec son pain, son oignon, ses deux cigares, et les yeux chargés de reconnaissance.

Sans la friandise de ce nonchalant pour une regalade extraordinaire, il n'eût bougé ni pour piastre ni pour pistole : il avait son pain quotidien. Mais un plaisir vif et soudain apparut : le désir irrésistible s'empara de lui et l'arrache au repos. L'espoir d'une jouissance inespérée a fait un travailleur du fainéant. La passion est l'aiguillon des pays chauds où le soleil énerve le corps. Malheureusement la passion est difficile à gouverner. Qu'on lui laisse prendre empire, elle conduit aux abîmes. Il faut s'en méfier ; mais si l'on s'est exercé et habitué à lui mettre un frein, on peut en obtenir des merveilles.

A l'adresse des dyspeptiques gourmands : Trouvée sur le carnet du prince X..., le plus méritant des gourmands, car il est affligé d'un estomac déplorable : "Le paradis est l'endroit où l'on mange. L'enfer, celui où l'on digère."

Mme X... qui a des dents si admirables, dit volontiers : "Si je perdais mes dents, j'en mourrais de chagrin. C'est pour s'habituer à ce malheur-là qu'elle les ôte tous les soirs."

BIBLIOGRAPHIE

Les contes de Bretagne, par Paul Féval, 1 vol. in-12. 75 centimes. Paris : Palmé, libraire. Montréal : J.-B. Rolland et fils, libraires-dépôtaires, Nos. 12 et 14, rue Saint-Vincent.

Breton bretonnant, Paul Féval aime le pays des dolmens et des chênes tordus, et se plaît à y placer l'action de ses drames. Dans les Contes de Bretagne, il nous raconte les légendes de la vieille Armorique ; il évoque le prêtre des fies, Joël Bras, qui conjurait la tempête à l'aide de la neuvième corde de sa harpe, et chevauchait sur un bois de lance pour aller rendre visite aux esprits de l'air ; il nous dit comment la fille du druide d'Ouessant se convertit au christianisme et civilisa le Finistère ; il reconstruit, détail par détail, la sanglante histoire d'Ermengarde de Malestroit, la femme blanche des lacs armoricains ; il énumère les malices des lavesuses de nuit, démons femelles qui blanchissent au clair de lune le suaire des morts ; il réécrite les chansons du peuple tout en ridiculisant ses travers, stigmatisant ses vices et rendant hommage à ses vertus.

Trois Rome (les), journal d'un voyage en Italie, par Mgr Gaume, protonotaire apostolique, docteur en théologie. 3e édition. 4 vols. in-12, avec planches. \$ 4.00. Paris : Gaume, éditeur. Montréal : J.-B. Rolland et fils, libraires-dépôtaires, 12 et 14, rue Saint-Vincent.

Tout en conservant le texte primitif, cette nouvelle édition est enrichie de notes qui, en signalant les principaux changements survenus depuis le premier voyage de l'auteur, continuent de faire des Trois Rome le guide du voyageur actuel en Italie, et à Rome surtout. Parlant des ouvrages récemment publiés sur Rome, M. Louis Veuillot dit de celui-ci : "L'ouvrage de Mgr Gaume, fruit d'un voyage intelligent et d'une vaste lecture, est le plus complet. C'est un vrai guide religieux dans Rome et dans l'Italie." (*Parfum de Rome*, t. II, p. 269.)

Les trois Rome décrites sont : la Rome païenne, la Rome chrétienne et la Rome souterraine ou les Catacombes.

L'auteur a décrit avec clarté les monuments de la ville sainte. Il s'est surtout attaché à faire connaître ses institutions, ses fêtes et ses cérémonies religieuses. Tous les principaux organes de la presse catholique ont loué et recommandé ce livre.

—Le monde élégant a constaté avec plaisir que M. Cédras, le chapelier bien connu, avait, pour répondre aux sollicitations de ses nombreux amis, ouvert un magasin au No. 628, rue Ste-Catherine. Les chapeaux confectionnés par M. Cédras se sont acquis une réputation quasi-universelle pour l'élégance et la bonne qualité. Le public acheteur est certain qu'on ne lui vendra que des articles d'une qualité supérieure, car tous les chapeaux offerts en vente sortent de ses ateliers, No. 36, rue Lemoine.

AVIS SPECIAL

A tous ceux qui souffrent des erreurs et des indiscretions de la jeunesse, de la faiblesse nerveuse, de décrépitude et de perte de vitalité, j'enverrai, gratis, une recette qui les guérira. Ce grand remède a été découvert par un missionnaire dans l'Amérique du Sud. Envoyez votre adresse au Rév. JOSEPH T. INMAN, Station D, New-York.

Nouvelle maison.—Maison nationale.—MM. MATHIEU & GAGNON viennent d'ouvrir, au No. 105, rue Notre-Dame, un magasin de marchandises sèches et de nouveautés que nous recommandons au public. On trouvera dans cette maison tout ce que l'acheteur peut désirer, la qualité des marchandises et le bon marché. Ces messieurs possèdent, quoique jeunes, beaucoup d'expérience des affaires. Leur assortiment de marchandises est des plus variés, et dénote chez eux beaucoup de goût et d'intelligence.

Nouvelle pharmacie.—Tout le monde admire la jolie pharmacie que M. S. LACHANCE, si bien connu comme pharmacien de renom, vient d'ouvrir sur la rue Sainte-Catherine, près de la rue Jacques-Cartier, porte voisine de la banque d'Epargnes. Comme l'on peut s'en convaincre en visitant cette pharmacie, M. Lachance a déployé beaucoup de goût et d'habileté dans l'aménagement et dans l'achat de ses marchandises, et l'acheteur est certain de trouver à cet établissement tout ce dont il a besoin.

Maison A. Pilon & Cie.—Cette grande maison continuera à fondre le stock sans réserve d'ici à quelque temps à meilleur marché que jamais. Nous recevons tous les jours de nouvelles marchandises de printemps et d'été, ce qui permet de satisfaire toutes nos pratiques. Profitez de cette grande vente autorisée par le syndic nommé à la faillite de la maison A. PILON & Cie. La maison PILON profite de cette occasion pour remercier cordialement le public en général pour l'encouragement qu'elle a reçu depuis quelque temps. Réduction considérable des prix de nos marchandises. Il faut écarter à tout prix notre stock qui est encore au-delà de \$60,000, pour faire face aux engagements que la maison PILON doit rencontrer d'ici à un mois. Nous vous invitons donc tous à profiter de cette grande vente, et en ce faisant, vous favoriserez M. A. PILON, qui a su, par son énergie, développer la partie Est de Montréal et faire du bien au public en général. A. PILON & Cie., 647 et 649, rue Ste-Catherine, Montréal. Par ordre du syndic officiel, C. Beausoleil

LES ECHECS

MONTRÉAL, 10 juillet 1879.

Adresser toutes les communications relatives à cette partie du journal, à M. O. TREMPÉ, No. 698, rue Saint-Bonaventure, Montréal.

AUX CORRESPONDANTS

Solutions justes du problème No. 166 : MM. S. Lafrenais, M. Toupin, H. Paradis, J. Gauthier, Montréal ; Un amateur, Trois-Rivières ; N. P. Sorel ; Z. Delaunais, H. M., V. Gagnon, Québec ; L. O. P., Sherbrooke ; G. Lalandry, New-York.

J. W. S., Montréal.—Carte et journaux reçus. Merci.

N. P. Sorel.—Ne pourriez-vous pas amender la position afin d'éviter l'échec double au 3ème coup des Blancs ?

La N. E., Montréal.—Votre solution du problème No. 166 est défectueuse par F prend F. Voyez plus bas la belle solution de l'auteur. Prière de bien vouloir nous donner votre adresse.

Un amateur, Trois-Rivières.—Merci de votre aimable lettre. Nous ferons tout notre possible pour vous procurer l'article en question. Avez-vous reçu les diagrammes ?

TOURNOI INTERNATIONAL.—Total des parties gagnées : Etats-Unis, 24 ; Angleterre, 22, et 7 ont été nulles.

ENIGME No. 4.

Placez les pièces blanches comme commencement d'une partie, et posez le Roi noir dans telle position que les Blancs donnent le mat en 3 coups. La solution paraîtra dans 15 jours.

PRINCIPES ET MAXIMES SUR LES ECHECS.

XXXI (suite)

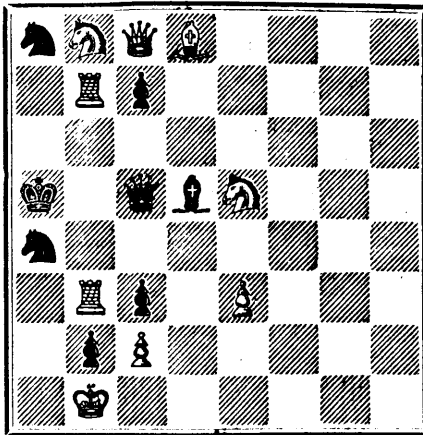
(Voir le No. 20 de l'Opinion Publique.)

- 12. En jouant un coup énergique, par exemple, un coup plus important que la prise d'un Pion ;
 - 13. En jouant le coup le plus efficace et le plus fort de tous ;
 - 14. En jouant de manière que la lutte fasse un pas en avant et hâte le résultat final en sa faveur ; c'est l'effet le plus saillant d'un temps gagné ;
 - 15. En faisant à propos pion pour pion, pièce pour pièce ;
 - 16. En donnant des échecs dont la parade est de faire un temps perdu pour l'adversaire, sans amélioration pour sa position ;
 - 17. En jouant un coup nécessaire pour la défense avant d'entreprendre ou de suivre une attaque.
- Stratégie raisonnée.

PROBLEME No. 168.

Extrait du Russian Chess Magazine.

Noirs.



Blancs.

Les Blancs jouent et font échec et mat en 2 coups.

Solution du problème No. 166.

Blancs.	Noirs.
1 D 2e R	1 R pr C (A)
2 F 5e F D, échec déc. et mat.	(A)
	1 C pr T (B)
2 F 4e F R, échec et mat.	(B)
	1 Ad libitum.
3 Mat selon le coup des Noirs.	

2ème PARTIE

Jouée en 1779 entre Verdoni et le comte Bruhl.

(Otez le P F R pour les Noirs)

Blancs.	Noirs.
M. le comte BRUHL.	M. VERDONI.
1 P 4e R	1 P 3e R
2 P 4e D	2 C R 2e R
3 P 3e D	3 P 4e D
4 P 5e R	4 P 4e F D
5 P 3e F D	5 P pr P
6 P pr P	6 C 3e F D
7 F 2e F D	7 F 2e D
8 P 3e T D	8 D 3e C D
9 C 2e R	9 P 3e C R
10 Roquent	10 F 2e C R
11 R 1er T (a)	11 Roquent T R
12 P 3e C D	12 C pr P R (B)
13 P pr C	13 F pr P
14 T 2e T D	14 T R pr (b)
15 F 2e C D	15 F pr F
16 T pr F	16 T D 1er F R
17 C 3e C R	17 D 6e R (c)
18 T 1er R	18 D 5e F R
19 C 3e F D	19 D 3e F
20 D 3e D	20 F 3e F D
21 T D 1er C	21 P 4e R
22 C 5e T R (d)	22 D 4e C
23 C 3e C R	23 T 7e D (e)
24 D 3e R	24 D pr D
25 T pr D	25 T pr F
26 T D 1er F R	26 T pr T, échec
27 C pr T	27 P 5e D
28 T pr P R	28 P pr C
29 T pr C	29 T pr P C R

Et les Blancs abandonnent.

NOTES.

- (a) Nous ne voyons pas de nécessité pour ce mouvement.
- (b) Le centre des Blancs disparaît et les Noirs gagnent ici une très-belle attaque.
- (c) L'assaut est vigoureusement suivi, et la Dame entre bien en position.
- (d) Ceci n'est pas bien joué, vu que la capture du C n'est pas forcée ; et les Noirs acquièrent une position gagnante, en obligeant immédiatement sa retraite. R 1er C nous paraît meilleur pour les Blancs.
- (e) Les Noirs regagnent leur pièce en même temps que la partie.

AVIS

Les abonnés de l'Opinion Publique qui désireraient faire relier leurs volumes d'une manière élégante et solide, et à bon marché, feront bien de s'adresser au bureau de ce journal, 5 et 7, rue Bleury.

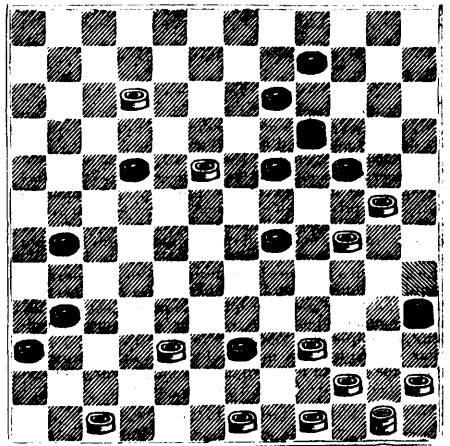
LE JEU DE DAMES

Adresser toutes les communications concernant le Jeu de Dames à M. J.-E. TOURANGEAU, bureau de L'Opinion Publique, Montréal.

PROBLEME No. 172

Composé par M. TANCRÈDE PELLERIN, Montréal.

NOIRS.



BLANCS.

Les Blancs jouent et gagnent.

Solution du Problème No. 170

Les Blancs jouent de	Les Noirs jouent de
19 38	54 28
52 47	4 17
26 21	15 26
38 44	50 47
43 21	56 43
14 8	27 1
47 41	36 47
53 5	66 64
71 55 et gagnent.	

Solutions justes du Problème No. 170

North Brookfield : P. D. Létourneau.

Dans le problème 170, il faut un Pion blanc sur la case 14 et un Pion noir sur la case 15. Le problème est bon des deux manières.
A M. Pellerin, Montréal. Le problème 171, d'après votre solution, ne se résoud pas. Nous donnerons une autre solution, si vous n'avez pas fait d'erreur comme dans le précédent. Veuillez l'examiner attentivement.

Prix du Marché de Détail de Montréal

Montréal, 4 juillet 1879.

	FARINE		\$	c.	\$	c.
Farine de blé de la campagne, par 100 lbs	0 00	à	0 00			
Farine d'avoine.....	2 00	à	0 00			
Farine de blé-d'Inde.....	1 50	à	0 00			
Sarrasin.....	1 25	à	1 50			
GRAINS						
Blé par minot.....	0 80	à	0 90			
Pois do.....	0 80	à	0 99			
Orge do.....	0 40	à	0 50			
Avoine par 40 lbs.....	0 35	à	0 40			
Sarrasin par minot.....	0 50	à	0 55			
Mil do.....	1 50	à	1 60			
Lin do.....	1 00	à	1 05			
Blé-d'Inde do.....	0 00	à	0 80			
LÉGUMES						
Pommes au baril.....	2 50	à	3 00			
Patates au sac.....	0 90	à	1 00			
Fèves par minot.....	1 10	à	1 15			
Oignons par presse.....	0 04	à	0 05			
LAITERIE						
Beurre frais à la livre.....	0 18	à	0 30			
Beurre salé do.....	0 12	à	0 15			
Fromage à la livre.....	0 08	à	0 09			
VOLAILLES						
Dindes (vieux) au couple.....	2 00	à	2 25			
Dindes (jeunes) do.....	0 00	à	0 00			
Oies au couple.....	1 25	à	1 50			
Canards au couple.....	0 50	à	0 60			
Poules do.....	0 70	à	0 80			
Poulets do.....	0 35	à	0 40			
GIBIERS						
Canards (sauvages) par couple.....	0 35	à	0 40			
do noirs par couple.....	0 60	à	0 75			
Pleviers par douzaine.....	0 00	à	0 00			
Bécasses au couple.....	0 00	à	0 00			
Pigeons domestiques au couple.....	0 20	à	0 25			
Perdrix au couple.....	0 50	à	0 60			
Tourtes à la douzaine.....	0 00	à	0 00			
VIANDES						
Beuf à la livre.....	0 04	à	0 05			
Lard do.....	0 09	à	0 10			
Mouton do.....	0 08	à	0 10			
Agneau do.....	0 08	à	0 10			
Lard frais par 100 livres.....	6 00	à	6 50			
Beuf par 100 livres.....	5 00	à	5 50			
Lièvres.....	0 20	à	0 25			
DIVERS						
Sucre d'érable à la livre.....	0 08	à	0 10			
Sirup d'érable au gallon.....	0 80	à	0 90			
Miel à la livre.....	0 10	à	0 12			
Œufs frais à la douzaine.....	0 10	à	0 12			
Haddock à la livre.....	0 00	à	0 05			
Saindoux par livre.....	0 08	à	0 10			
Peaux à la livre.....	0 05	à	0 00			

Marché aux Bestiaux

Beuf, 1re qualité, par 100 lbs.....	\$ 4 50	à	\$ 5 25
Beuf, 2me qualité.....	3 00	à	3 75
Vaches à lait.....	15 00	à	25 00
Vaches extra.....	25 00	à	40 00
Vaches, 1re qualité.....	5 00	à	6 50
Vaches, 2me qualité.....	2 75	à	4 75
Vaches, 3me qualité.....	1 00	à	2 00
Moutons, 1re qualité.....	6 00	à	8 00
Moutons, 2me qualité.....	4 00	à	5 00
Agneaux, 1re qualité.....	3 00	à	4 00
Agneaux, 2me qualité.....	2 00	à	2 50
Cochons, 1re qualité.....	5 50	à	6 00
Cochons, 2me qualité.....	4 00	à	7 00
Foin, 1re qualité, par 100 boîtes.....	\$ 9 00	à	10 00
Foin, 2e qualité.....	7 00	à	8 00
Paille, 1re qualité.....	5 00	à	6 00
Paille, 2me qualité.....	3 00	à	4 00

